

cultiver, comme on l'a fait aussi, que des variétés précoces pouvant se semer tard et ne venant à éiper qu'après l'époque ordinaire des ravages de la mouche. La variété appelée blé blanc de trois mois, ou petit blé blanc, recherchée avec empressement par les cultivateurs dans les derniers tems, a rendu trop de services pour la passer sous silence. Cependant son produit n'est pas très considérable ; la farine en est plus sèche et moins blanche, et quoi qu'il ait passé dans le commerce comme les anciens blés du Bas-Canada, les consommateurs ne manqueraient pas de se plaindre s'il formait à l'avenir le fonds de notre exportation. Il sera donc avantageux d'y substituer le blé de la Mer Noire, dont les cultivateurs pratiques qui l'ont essayé, se louent universellement ; on approuve également le blé de Sibérie, appelé aussi blé d'Asie et blé chinois. L'on s'est assuré qu'ils sont peu sujets à la rouille. Quant à la mouche, je pense qu'ils n'en sont garantis que par l'époque tardive où on les sème ; du moins, semés de très bonne heure, ils ont en quelques cas subi le sort commun. Les marchands, les hommes de profession, tous ceux qui voient habituellement les habitans des campagnes, devraient se procurer ces nouvelles variétés, pour les distribuer par petits échantillons à des cultivateurs intelligents. La modique dépense qu'il faudra faire à cette fin, ne sera pas une objection pour ceux qui savent que le blé est, à cause de son débit constant et assuré, et de son prix plus considérable sous de moindres poids et volumes, le plus profitable et peut-être le seul profitable des grains avec lesquels le cultivateur peut faire de l'argent, c'est-à-dire, réaliser un surplus qui profite aux autres classes, comme nous l'avons vu. L'on a depuis peu cultivé avec succès dans le District de Québec, le blé d'automne, oublié dans le Bas-Canada. L'essai mérite d'être continué. J'ignore si l'époque de sa floraison le fait échapper à la mouche. Enfin, avant d'abandonner le sujet des variétés à préférer ou à essayer, je dirai un mot du blé de Russie, proprement dit, sur lequel des essais en petit ont été faits l'an dernier. On l'a semé comme grain de printemps, et c'est un blé d'automne, ou du moins, s'il ne l'est pas, on devrait le traiter comme tel en ce pays. Nos hivers ne sont peut-être pas moins froids que ceux des régions où il est acclimaté, mais nos étés sont plus secs et plus chauds, et quant au blé en question semé ici le printemps, l'effet est le même que si nous avions un climat plus méridional, le même qu'on a observé lorsqu'on a transporté les céréales usuelles de la zone tempérée dans les régions inter-tropicales. La feuille pousse avec une vigueur considérable, mais l'épi ne se forme pas. Nous ne pourrons donc bien connaître la valeur pour nous de ce blé de Russie, que lorsqu'il aura été assujetti à un semis d'automne.

En qualité, notre blé se déprécie par son manque de netteté. Les avoines et autres grains inférieurs qui y sont mêlés, les mauvaises herbes de même, se propagent dans une progression plus divergente, et finissent par l'emporter dans une semence que l'on n'épure jamais. Ajoutez que les rives et jargueaux murissent les premiers, s'égrènent d'eux-mêmes, et repartissent la seconde année après les labours et hersages, étant demeurés inertes durant l'année intermédiaire, appelée *pacage* dans notre assolement biennal, si défectueux pour un sol qui n'a plus toute la fertilité des terrains défrichés nouvellement. En attendant que cet assolement soit amélioré par le

semis de graines de soin et de trèfle avec les grains et par la culture plus étendue des pommes de terre et autres plantes sarclées, nous devons recommander aux cultivateurs de semer des grains nettoyés par tous les moyens possibles, le choix des épis dans les gerbes, le criblage, le moulin à brosses, et même l'épluchage à la main par les scimmes et les enfans dans les longues soirées d'hiver. Apprenons à nos concitoyens que c'est une grande erreur de dire que la terre pousse d'elle-même les plantes nuisibles et les rases en particulier ; substituons y la connaissance du fait que surtout les graines de ces dernières, enfouies à une plus ou moins grande profondeur par le remuement des terres ou par le piétinement des animaux, s'y conservent indéfiniment jusqu'à ce qu'elles se trouvent dans un milieu plus favorable eu égard à la division de la terre et aux agents atmosphériques.

L'on connaît en Europe une opération que l'on appelle le déchaumage, qu'on pourrait essayer ici. C'est le grattement de la surface aussitôt après l'enlèvement des récoltes, au moyen de herses de fer ou de scarificateurs, à une profondeur peu considérable, pour faire germer les mauvaises graines dont la plante périt ensuite par l'hiver ou par le labour d'automne. Quand, la seconde année, l'on voudrait avoir du pacage, on perdrat ainsi, il est vrai, ce qu'on appelle l'herbage de la terre, c'est-à-dire, ce qui repousse péniblement après une récolte de grains ; mais l'on pourrait sur ce déchaumage semer du trèfle et autres bonnes plantes fourragères qui résistent à l'hiver. Tout compté, l'on n'aurait pas perdu son travail.

Si nous pouvons réngir sur l'espèce et la quantité de nos grains, nous avons encore plus en notre pouvoir quant à la quantité. Donnons l'idée, comme premier pas dans l'art des assolements et du nettoyage de la terre, des cultures et des pratiques indiquées ci-dessus, et d'autres meilleures ; faisons venir comme modèles des instruments d'agriculture améliorés ; choisissons parmi notre excellente race indigène de bêtes à cornes, les individus qui devront nous fournir les meilleures vaches laitières ; faisons venir du dehors des animaux de boucherie, des moutons, des cochons meilleurs que les nôtres ; recommandons un meilleur dessèchement de nos guérêts, et ensuite l'essai de la charrue à sous-sol qui se répand avec succès en Angleterre et dans les Etats-Unis. Imitons l'exemple que vient de donner la ville de Brockville dans le district de Johnstown, Haut-Canada, où des citadins ont formé une société mercantile-agricole, non pour suivre l'ancien usage de récompenser ce que la routine produit mieux, mais dans la vue d'améliorer et de perfectionner les produits, en se mettant en rapport avec les campagnes pour y répandre les connaissances moins par des paroles que par des dons de divers moyens de progrès, fruits d'une généreuse libéralité.

Ce que je dis plus haut du blé, s'appliquera plus ou moins aux autres grains que nous pouvons exporter également, ou qui, consommés par nous, nous permettront d'exporter le blé. Plusieurs autres produits de l'industrie agricole sont maintenant exportés des Etats-Unis en Angleterre, où ils trouvent des acheteurs ; pourquoi n'en pourrions-nous faire autant qu'eux ? L'on a acquis la certitude que la graine de mil et de trèfle crue dans le Comté de Mégantic, à Rawdon, et ailleurs, pouvait soutenir toute concurrence ; le houblon vient bien sur notre sol ; nos pommes surnommées ne craignaient pas la com-

paraison ; le cidre qu'on en fait à Lachine et dans la Paroisse de Montréal est également apprécié.

Le lin que l'on cultive pour en faire de la toile de ménage, produit une graine qui se ressent du semis trop serré et de l'arrachage précoce ; on pourrait semer cette plante uniquement pour la graine, comme l'on fait aussi maintenant dans les états voisins. Notre tabac canadien, bien conditionné, n'aurait-il pas ses prônœurs au dehors comme au dedans ? Lorsque les patates ou pommes de terres sont à quinze sols le minot l'automne, ne pourrait-on pas les exporter aux îles et ailleurs ? Ne pourrait-on pas augmenter la culture des oignons, dont les paroisses de l'Assomption et de Beauport entr'autres se trouvent si bien ?

Il est une autre culture, celle du chanvre, que les besoins de la marine rendent importante pour la métropole. Aussi n'a-on pas cessé d'y appeler l'attention. Le résultat de l'expérience est que la production est facile, mais que le rouissage et le teillage ne peuvent se faire par les petits propriétaires avec économie et perfection. L'on devrait donc essayer ou la grande culture, ou l'achat du chanvre sur pied ou au voyage, dans quelque localité choisie et tenter la préparation au moyen de machines convenables et d'une main-d'œuvre différente de la famille du producteur. Si des moyens se trouvaient disponibles à cet effet, l'on n'en pourrait confier l'application à personne, mieux qu'à mon ami M. Edmundson, Editeur du Cultivateur de Toronto, agriculteur pratique, qui s'est occupé de ce sujet à ses propres frais avec un zèle tout particulier. Ou bien trouvant plus près, nous pourrions en charger notre agriculteur-vétéran, M. William Evans, dont le journal anglais et français, ainsi que celui cité plus haut, mérite d'être encouragé et universellement répandu.

L'économie des engrâis se place ici dans l'ordre de nos recherches. Conserver et appliquer tous les fumiers, les préserver des pluies, de la décomposition en tas, les répandre non sur les neiges dont la fonte les amoindrit, mais le printemps sur les prairies ou à portée des racines des plantes nouvelles ; les mêler avec d'autres substances pour utiliser ce qui s'en échapperait autrement ; faire servir de même les urines et les égouts des basses-cours ; voilà autant de pratiques nécessaires à une bonne agriculture. On doit encore recommander de ne pas laisser perdre les cendres lessivées, si utiles pour les patates et pour les grains, et dont on voit des amas considérables près des potasseries. Le plâtre calciné et moulu, qu'on peut se procurer en quarts à assez bon marché, est excellent pour les trèfles et les prairies en général, et pour les pois, et il en faut peu. Le varech est utilement employé pour les patates vers le bas du fleuve. Nos bois fournissent des feuilles et d'autres débris végétaux qu'on peut mettre en composts avec de la terre et de la chaux pour en faire un excellent engrâis. La chaux elle-même, fusée avec la terre, et employée judicieusement, est un amendement puissant et durable, et la nature déjà calcaire du sol n'est pas une raison pour ne pas l'employer. La marne, appelée *glaise bleue*, trouvée en beaucoup d'endroits sous une couche peu épaisse du sol, est très efficace ; on a ainsi régénéré les terres sèches de Champlain et de Batiscan. Les sels de potasse et de soude, les engrâis artificiels divers, le guano, sont encore du luxe pour nous ; comme leur effet est reconnu, l'usage qu'on pourra en faire dépendra du prix auquel le commerçant pourra nous les livrer. Il n'y aurait pas de honte